
I

laboratoire espace cerveau

A

synthèse de la station 13^{ex situ}

Coexistences - ce que l'animalité nous apprend

C

INSTITUT
D'ART CONTEMPORAIN
Villeurbanne/Rhône-Alpes

11 rue Docteur Dolard
69100 Villeurbanne
France

t. +33 (0)4 78 03 47 00
f. +33 (0)4 78 03 47 09
www.i-ac.eu

La journée d'étude de la Station 13 du Laboratoire espace cerveau a réuni le 14 décembre 2018, autour des participants Ann Veronica Janssens, Nathalie Ergino, Denis Cercllet, Olivier Hamant, Frédéric Joulian, Hélène Meisel, Pierre Montebello, Cyrille Noirjean, Arnould Pierre, Bertrand Prévost, Jean-Louis Poitevin, Jocelyne Porcher, Alexandre Wajnberg, Aline Wiame, Jean-Jacques Wunenburger, des artistes Clarissa Baumann, Benjamin Blaquart, Alys Demeure, Célia Gondol, Jérôme Grivel, Héloïse Lauraire, Sandra Lorenzi, Théo Massoulier, Stéphanie Raimondi, Linda Sanchez, Vahan Soghomonian, Floryan Varennes, Mengzhi Zheng.

Pour la Station 13, le Laboratoire espace cerveau consacre une journée d'étude à l'animalité comprise à travers les relations de coexistence humain/non-humain. Compris à l'âge classique comme une « machine », puis réinvesti de subjectivité avec l'apparition notamment de nouvelles sciences naturelles comme l'éthologie, l'animal se trouve plus que jamais présent sur les scènes de la connaissance de l'ère Anthropocène. En résonance aux enjeux que soulève cette période de reconsidération du vivant au sens large, cette station du cycle *Vers un monde cosmomorphe* ne situe pourtant son objet ni à l'endroit d'une réinsertion positive de l'animal dans la pensée ni vers les lignes de partage mouvantes entre l'humain et l'animal. S'il est question d'apprentissage et de transmission, il s'agit ici de suivre cette piste pour considérer autrement les cadres qui ont entouré l'animalité et les conceptions que ceux-ci ont contribué à forger. Prise dans le champ des sciences humaines et sociales, l'animalité opère comme un révélateur, quitte à bousculer nos savoirs et les modes d'enquête dont ils découlent. À partir de recherches théoriques mais aussi d'études de terrain partagées ici par la sociologue Jocelyne Porcher, l'anthropologue et éthologue Frédéric Joulian, les philosophes Aline Wiame, Bertrand Prévost et Pierre Montebello, le Laboratoire espace cerveau a fait entendre autant de positionnements invoqués par les liens manifestes entre l'homme et l'animal.

Zootechnicienne et sociologue, Jocelyne Porcher ouvre cette journée d'échanges à partir du témoignage de sa pratique croisée de l'élevage et de la recherche en sciences sociales.

Intitulée « Le travail animal comme utopie de la coopération », son intervention déploie les enjeux d'une enquête inédite qu'elle mène sur les rapports subjectifs des animaux au travail. Une expérience « douloureuse » avec son chien de berger a constitué le point de départ de son étude. De la désertion de la bête, précipitée par des injonctions désordonnées et agressives, Jocelyne Porcher tirera une investigation élargie autour des rapports d'aliénation, d'affects et des conditions à l'œuvre dans le travail en tant qu'accomplissement du sujet, qu'il soit animal ou par extension humain. Dès lors absente des différents cadres d'analyse opérant dans l'histoire des sciences sociales, la notion même de travail animal est prédéfinie par opposition à celle du « bien-être animal », établie dans les années 80 pour pallier aux défaillances des systèmes industriels. Jocelyne Porcher propose de sortir de cette problématique en réinvestissant le champ de l'élevage qui a pour première rationalité de vivre et de travailler avec l'animal (par opposition aux idéologies abolitionnistes faisant passer les animaux domestiques pour des victimes). Le champ de la psychologie du travail étant jusqu'ici ancré dans la psychanalyse, des questions méthodologiques complexes d'enquête se posent. Fondées sur les savoirs de terrain, les recherches tendent à dépasser la méthode descriptive des comportements ou celle des cognitions dans l'expérience même de la coopération.

Anthropologue et éthologue, Frédéric Joulian analyse des comportements animaux à travers des cadres adaptatifs spécifiques. Établie au fondement même des sciences sociales, la dualité nature/culture tente d'être aujourd'hui dépassée et avec elle l'héritage de l'anthropocentrisme, de l'ethnocentrisme, et de l'évolutionnisme. Au milieu des années 80, Tim Ingold est l'un des premiers à étudier des facteurs humains comme une extension de l'animalité. Réintroduire les questions des flux, de la relation dans le temps long, de la distance et l'altérité, de la dissemblance, en constitue des instruments méthodologiques. Son intervention « Entre éthologie et anthropologie : comprendre les relations interspécifiques » vise à comprendre comment penser nos rapports aux animaux dans l'histoire du vivant avec l'anthropologie. La distinction de grands changements a joué un premier rôle : la maîtrise des outils, du feu, de la domestication des animaux et des plantes, du stockage des

aliments, et de la spécialisation des tâches ont été compris comme événements marquant une étape de singularisation de l'humain. Comment imaginer l'évolution, l'ordre des continuités et discontinuités, la complexification, sur un million d'années ? Les formes de cohabitation avec les animaux sont multiples et les objets peuvent se révéler multifonctionnels. Des rapports complexes s'établissent, plus ou moins interventionnistes, apparentés à des méthodes de domestication. Si l'on injecte encore dans les images d'animaux une conscience réfléchie, l'un des enjeux qui persiste est notamment celui de sortir des projections. Les techniques du corps, les traditions, et la non-fonctionnalité de certains artefacts dans le monde animal sont aussi intéressantes que des outils pour comprendre les continuités évolutives. Aujourd'hui on a des faisceaux d'observation en milieu naturel non perturbés par les humains qui nous amènent à penser autrement l'émergence d'une technique.

Intitulée « Les animaux sans animalité », l'intervention de Bertrand Prévost dépouille à son tour les perspectives anthropomorphiques habituelles de tout désir de projection subjective ou d'objectivité naturaliste pour assumer pleinement notre partage animalier. À l'ère de l'Anthropocène, l'animal est devenu un élément de discours omniprésent. Cette éloquence frappante sur le monde animal est mise en corrélation par Prévost avec l'étonnant silence des bêtes. Mais que veut celui qui parle des animaux ? On feint aujourd'hui de découvrir que l'animal est un sujet capable de se donner des représentations, d'avoir des préférences, de choisir des matériaux pour faire leur nid... La fin de l'exception animale aurait-elle été supplantée par celle de l'homme ? La mort de l'homme au XIX^e siècle aurait-elle laissé vacante une place reprise par les animaux ? Ce n'est pas tant l'homme qui s'animalise que les animaux qui s'humanisent, et l'on se contenterait de déplacer toutes les prérogatives que la métaphysique accordait au sujet humain – la conscience, le droit, l'histoire – sans qu'elles soient questionnées pour elles-mêmes. Est-il seulement possible de regarder les animaux pour eux-mêmes, « sans objectivité statufiante ni subjectivité réfléchissante » ? L'animalité serait une affaire de sentir, d'expérience éprouvée « en soi ». La question ne vaut ainsi plus sur une différenciation de statut mais sur le fait de savoir comment l'existence d'autres êtres participent à recomposer d'autres rapports, formels, éthiques, esthétiques, politiques...

Aline Wiame, maître de conférences en arts et philosophie, donne un exemple de cette imprégnation régénératrice en prenant pour point de départ une citation de Deleuze et Guattari, extraite de *Qu'est-ce que la philosophie ?*, « La pensée est parfois plus proche d'un animal qui meurt que d'un homme vivant, même démocrate ». Énoncée dans *Géophilosophie*, la déclaration prend place dans l'ouvrage au détour d'un imposant tableau de l'histoire de la pensée universelle occidentale souillée par le nazisme et la compromission d'Heidegger. Dans ce contexte, la philosophie organisatrice de la cité depuis les origines se doit de retrouver un sujet et l'animal présente une alternative précieuse. Il sera convoqué en tant qu'affect. Gilles Deleuze affirme la nécessité que la honte s'imisce dans la pensée contemporaine, sans quoi la pensée persistera à se rassurer derrière les concepts de « droits de l'homme » et de « démocratie ». Cette entrée de la honte en philosophie amène Deleuze à développer un style d'écriture très physique et corporel, qui convoque l'animal – mort ou vivant – dans tous ses états. « [I]l n'y a pas d'autre moyen que de faire l'animal (grogner, fouir, ricaner, se convulser) pour échapper à l'ignoble ». Comme pour David H. Lawrence, la honte rend conscient que l'esprit est cousu au corps. Elle permet de penser la vie dans ses dimensions les plus sombres, au-delà des philosophies rationalistes et de l'idéalisation. L'écriture physique et habitée de Deleuze fait vibrer les limites entre animalité et humanité, nous sort de nos limites anthropomorphiques pour faire l'expérience de notre résistance à la mort, à la servitude et à l'intolérable.

Avant de conclure avec l'intervention « Expression animale », Pierre Montebello effectue lui aussi un bref détour par la tradition occidentale pour nous rappeler que la figure de l'animal y a été minorée. Longtemps l'animalité sert d'édification splendide pour l'homme devenu tout ce que l'animal n'est pas. Comment aborder encore cette limite entre l'humain et l'animal ? Jacques Derrida se demandait déjà s'il fallait s'en affranchir... Les animaux font-ils partie de notre monde pensé ? Qu'est-ce qu'un monde sans animaux ? Si poreuse, instable et fragile, l'animalité a le bénéfice de nous mettre sur la piste des bords, des zones de recouvrement entre deux mondes. Semblables et dissemblables, les animaux convoquent notre mémoire zoomorphique. Il y a une résonance de ces animaux avec nous, et l'anthropomorphisme est un impératif – pour

comprendre le vivant il faut être vivant. L'animal a pourtant non seulement son monde mais aussi son expression. Il est dans des mondes où nous ne sommes pas. Adolf Portmann fut le premier à reconnaître leurs formes non seulement pour leurs fonctions biologiques mais pour leurs modes de présence singuliers dont témoigne leur parure. Ces formes ne sont pas explicables par un fonctionnalisme adaptatif ou cryptique. Elles sont une composition avec leur milieu dans une sémiotique nouvelle. Si Deleuze et Guattari ont montré que le territoire est intégré à la vie même de l'animal et non l'inverse, les animaux pour Pierre Montebello sont plus que géomorphes, ils sont cosmomorphes. Au moment du pèlerinage des saumons, des marches des langoustes... ou de tout autre dégageant, l'animal est traversé par des lignes de force terrestres, il n'est plus assigné mais orienté par des forces magnétiques, célestes... pour composer avec le cosmos. Sans ces manières animales la nature perd de sa force mais le monde humain aussi. Un monde humain perdra l'épaisseur de toutes les vies qui le rendent possible, n'exprimant plus qu'une manière de composer le monde dont toutes les clés mélodiques auraient été perdues.

Deux volets ont ainsi été déployés dans le cadre de cette station : celui du terrain et des coexistences concrètes entre l'humain et l'animal, et celui de la philosophie, signifiant les apports de l'animalité dans une pensée critique mais aussi poétique. Superposés, ces deux pans de réflexion révèlent une proximité parfois confondante qui nous demande avant tout de nous situer. Duplice et vertigineuse, cette quête vers l'animalité semble toujours se préciser et se cristalliser à travers l'expérience même de la relation, dans l'unicité de son occurrence, si intuitive, sourde et fugitive soit-elle. Jean-Christophe Bailly l'énoncera plus radicalement encore dans *Le parti pris des animaux* : « ce qui compte avec les bêtes c'est le voyage immobile qu'elles sont et que nous pouvons faire avec elles dans des régions de l'être inconnues ou incomprises, insoumises ».

Alys Demeure